

## L'osteria

On ne se souvient plus de celle de Gaiazzo qui portait le nom de Tratoria del Castello, du nom raccourci d'une montagne voisine, Castello della Vergina. L'enseigne est toujours peinte sur le fronton de la porte d'entrée. Un abruti de propriétaire, il y a quelque vingt ans l'avait malheureusement mutilé pour passer un fil électrique dans le mur. De justesse les autorités étaient intervenues pour qu'il ne la rase pas complètement.



Mais de l'avoir vue en activité, de cela personne ne se souvient plus. Même les plus anciens de la contrée. Il est même possible qu'elle ait cessé ses activités au début du siècle passé. On ne peut donc pas l'imaginer fréquentée par des ivrognes - on l'est tous quand on est rempli de vin, rouge de préférence ! - qui auraient débattu à pleine voix, et avec les engueulades voire même les coups qui suivent ordinairement, de ce nouveau régime que l'on appelait fasciste. Non, les discussions pouvaient certes et devaient porter sur la politique, mais plutôt celle du roi, à la limite celle du Vatican qui envoyait ses curés régenter toutes les paroisses des vallées de cette Bergamasque qui n'y voyait rien à redire. C'était encore un temps où l'on fréquentait les églises, où l'on croyait mot pour mot à ce que les curés pouvaient vous enseigner. On faisait des écarts, certes, et de grands, surtout avec les femmes, néanmoins il était bon parfois d'aller à confesse. Ça soulageait, mais surtout on pouvait recommencer !

Une deuxième auberge s'était établie à la suite dans la contrée. Cette fois-ci à Cavaglia qui a tout de même une bonne vingtaine de maisons tandis qu'à Gaiazzo, si vous en comptez une petite douzaine, vous avez fait le tour. Cette nouvelle maison qui devint osteria on ne sait trop à quelle époque, fut construite au sommet de la colline, pas loin de l'église, là où pendant des siècles il n'y eut qu'un espace dégagé et plat où l'on put faire ses récoltes de foin et de regain, voire cultiver la moindre de blé de montagne et de maïs. Mais il arrivait quand même le temps où l'on se servait pour celui-ci en plaine plutôt que de compter en tout et pour tout sur la seule production locale. Il y avait donc un peu plus de place pour rajouter quelques maisons.

Le bâtiment avec été construit non plus avec des pierres comme autrefois, non plus avec quelques balcons de bois pour l'agrémenter, mais en briques de ciment, celles-ci ensuite recrépies. Si bien que la maison n'avait été au final qu'un cube de béton de trois niveaux et d'une laideur repoussante. Mais le voyait-on ? D'autant plus que désormais l'on pouvait aller boire son canon de rouge quand l'on voulait, après la messe de préférence. L'église était si proche, qu'au sortir de l'office c'était trop tentant d'aller se rincer la dalle et parler avec les copains, ceux-là même que pourtant l'on voyait tous les jours. Mais le dimanche, ce n'est pas la même chose, vous comprenez, et puis l'on peut jouer aux cartes, ou à la moura.

Et qui tenait désormais ce bouge de montagne ? On ne sait trop. Il y avait pour finir la Rosa Pesenti et son fils Mario. La Rosa qui était déjà bien vieille quand on l'avait connue, tandis que son fiston, le Mario, sans plus de dents depuis longtemps, n'en fichait pas une. Non, personne ne lui trouvait vraiment aucune profession. Une sorte de bon à rien, pas méchant à vrai dire, mais se laissant aller, se reposant sur la profession de sa mère que l'on pourrait donc considérer comme tenancière d'auberge, et même s'il n'y avait guère de monde dans l'établissement que le dimanche. La messe, ça attire toujours les foules.

Le Mario, cette couenne. On disait pourtant qu'il avait fait son service militaire. Et qu'il l'avait accompli dans les règles, sans passer au clou une seule fois. Il était

donc de bon commandement, et sans aucun doute que tous ceux qu'il avait fréquentés là-bas l'avaient trouvé bon garçon. Ce qu'il était. Bon garçon mais pas travailleur, pas l'once d'un désir quelconque de gagner sa vie. Et comment vivait-il alors ? Sans doute au crochet de sa mère, qui, à l'âge qu'elle avait pouvait toucher une petite pension. Celle-ci et puis le bistrot, ça pouvait leur suffire.

La Rosa avait eu le Giovanni comme homme. Un type méchant comme la galle. Elle n'avait pas eu la vie facile avec lui. Heureusement, en belle saison, il partait pour l'étranger, pour la Suisse. On ne le revoyait donc pas pendant six à huit mois. Bon débarras. Il ramenait quelque sous. Et puis il recommençait ses méchancetés au village. Il battait surtout le Mario, son fils, le plus jeune de la famille. Probable que pour celui-ci c'était pour se venger de cette putain de vie qu'il avait eue avec son père qu'il avait décidé de n'en rien faire. On peut le comprendre.

Les enfants ? Le Giovanni, même prénom que le père puisqu'il était le premier des suivants, qui dirigea ses pas vers Bussigny, en Suisse, où il lançait une entreprise de construction. Et où il se signalait par les nombreuses femmes qu'il put y fréquenter. Seule la dernière semblait avoir pu être une compagne de plus longue durée que les autres. Peut-être qu'il en avait eu vraiment marre de changer à tous moments.

Un autre frère s'était établi du côté de la Vallée. Un jour qu'il était allé trouver une équipe de Bergamasques établie au Poteau, les Signûr, au retour, avec son auto, il avait quitté la route pour s'écraser contre un mur de pâturage. Il s'était tué tandis que son passager par contre, un homme de l'autre bout, s'en était sorti. Un drame de la route de plus.

Restait une fille, la Dina, mariée à Sant Anton, et un garçon, Stefano, habitant à Zogno.

Voilà donc la famille. Et le père surtout, ce sale type qui battait son Mario comme plâtre. D'aucuns ont assez évoqué cette situation misérable. S'il ne battait pas en plus sa femme dans la foulée, la Rosa, une brave femme qui s'occupait du bistrot avec une belle nonchalance, surtout les derniers temps, où elle ne se déplaçait plus qu'avec peine tandis que son Mario la regardait aller, assis à sa table. On ne disait heureusement pas qu'il se saoulait. À cet égard on aurait presque pu le prendre pour un abstinent. Sauf les dimanches, naturellement, où c'était alors la grande java par ici, avec tous ces clodos qui se mettaient à jouer à la moura avec les grandes gueulées habituelles, celles que l'on entendait facilement depuis Gaiazzo, et même au-delà, voire du fond de la vallée, car il n'y avait pas autant d'arbres à l'époque par ici, et les voix portaient beaucoup plus loin. On raconte même que l'on pouvait s'entendre en ce temps-là d'un côté de la vallée à l'autre. Des choses comme ça.

La moura est un jeu qui se joue à quatre, deux équipes de deux, chacun avec les doigts d'une main. Jeu simple, presque violent dont les règles seront un jour à établir.

Et si l'on ne jouait pas à la Moura, on empoignait les cartes. L'ambiance n'était guère plus tranquille ! Et l'on buvait. Et surtout l'on buvait, parce que celui ou ceux qui perdaient devaient payer une tournée. Et ainsi de tournée en tournée, on arrivait à midi, on dépassait midi pour arriver à près d'une heure, avec pour finir un de la famille resté à la maison montant chercher le père en l'avoinant et en lui criant dans les oreilles, car les autres rigolaient, qu'il y avait une bonne heure qu'on l'attendait. Tout cela raconté avec beaucoup de sensibilité dans *Amare les cose perdate*, p. 143. Traduction libre !

### *L'osteria*

*L'osteria bergamasque – soit l'hôtellerie, mieux encore le bistrot – fut pour longtemps la fête de la fête. Après la grande messe finie dans les chants grégoriens et dans l'odeur d'encens, les hommes, mais seulement les hommes, se rendaient à l'osteria. Peu de nourriture, beaucoup de vin, cartes de jeu sales et élimées. Litre de vin ou fiasque sur la table, verre ou boccolino avec des motifs bleu, l'alcool chante dans les corps. Nombre des habitants de la contrée sont là pour se divertir en ce jour de repos qui leur est offert. Après l'église, l'osteria est le lieu le plus majoritairement fréquenté.*

*Situation ambigüe de la fête, l'hôtesse, la patronne du local et unique femme présente, est complice sans le vouloir, d'ailleurs seule « donna » qui ne serait pas occupée à ses marmites de toute la contrée en cette heure ultime de la matinée du dimanche. L'osteria est enfumée et contre le mur on voit une carte-réclame pour les cigares « toscano ».*

*Enfin, quelque membre de la famille de l'un des joueurs, l'épouse, la sœur, la fille, entre dans la pièce, irritée et résolue. Elle vient chercher le mari, le frère ou le père, pour le ramener à la maison. Et lui alors, rempli de vin, de se laisse faire, pesant, béat, tandis que les autres rigolent et plaisantent. Et la responsable de cette expédition humiliante tient l'homme par un bras, le tire et l'injurie, le traitant de vergogne et lui répétant à tour de bras « dem à cà », « dem à cà », « ndem a cà, bindu », terme que l'on pourrait traduire en toute simplicité par « espèce de gros sac à vin, va » ! Tout juste si elle ne rajoutait pas « porcelu » !*

*L'après-midi, après avoir mangé, sans que naturellement il n'y ait plus de verre à vin sur la table, il irait dormir jusqu'à la fin de l'après-midi. Un beau dimanche que voilà. Quitte à recommencer le prochain dimanche !*



L'église de Cavaglia lors d'une sortie de messe.



Une osteria en d'autres lieux.